

je te fais signe ? Et pourquoi que ta main tremble quand je la prends dans la mienne ?...

—Eh bien, non !... répondit Marianne, je résisterai ; je ne t'obéirai plus !... Jamais plus !... C'est fini.

Et, s'enhardissant, elle ajouta :

—Tu n'es qu'un lâche !

—Des remords ! des reproches ! Remets tout ça dans ton sac, ma fille, et suis-moi ! s'exclama Frochard en saisissant vigoureusement le bras de Marianne.

Il voulut l'entraîner, mais elle se recula brusquement.

—Non, te dis-je, je ne te suivrai pas !

Jacques était littéralement stupéfait. Il ne s'expliquait pas comment avait pu s'opérer le changement qu'il constatait chez cette femme dont il avait fait son esclave, sa chose.

Ce pendant il persista à vouloir l'entraîner :

—Tu vas me suivre ! reprit-il avec une colère croissante. Je le veux ! Entends-tu ?

—Entends-tu ?

—Et moi, je...

Jacques l'interrompit violemment :

—Je le veux, Marion !

Il lui serrait le bras avec force. Mais Marianne ne poussa pas un cri. En ce moment le misérable eût pu la tuer sans obtenir une soumission qu'elle était décidée à ne pas faire.

Henriette avait suivi toute cette scène et l'avait racontée à Louise. Aussi les deux sœurs attendaient-elles avec anxiété ce qu'allait faire la jeune femme.

Henriette avait remarqué que Marianne Vauthier tournait, en parlant, ses regards vers elle et vers Louise comme pour retremper son courage chancelant et leur demander la force de sortir victorieuse de la redoutable épreuve qu'elle subissait.

Cette force, la jeune femme dut la sentir renaître, car elle répondit avec énergie :

—Tu le veux, Jacques, et moi... je ne le veux pas !... C'est fini, t'ai-je dit !... Je ne veux plus être ta victime !... ta complice !... Je ne t'obéirai plus !...

Frochard eut un balancement des hanches, comme un homme qui commence à ne plus être sûr du succès et qui perd peu à peu ses avantages...

—Et comment que tu t'y prendras ?

—Attends, tu vas le savoir !

Des soldats du guet venaient d'entrer dans la rue. Marianne courut à eux et, s'adressant à leur chef :

—Monsieur, lui dit-elle, arrêtez moi... je suis une voleuse.

—Vous ?... dit le sergent.

—Oui, c'est moi que vos soldats cherchaient il y a une heure dans la cité, j'ai pu leur échapper ; mais, maintenant, je me repens et je me livre.

—Est-ce qu'elle devient folle ? se demandait Jacques en se mettant prudemment à l'écart.

—Votre nom ? dit l'officier en regardant sa feuille.

Marianne Vauthier... Je vous le répète, je suis la femme que vous attendiez à la porte de l'atelier.

—Eh bien, puisque vous avouez, le bureau de police est à deux pas, suivez-nous !

Marianne avait pu s'approcher rapidement des deux sœurs.

Elle leur glissa ces mots à voix basse :

—L'expiation commence ; demandez au ciel de me donner le courage de l'achever !

Puis, se tournant vers Jacques, elle s'écria :

—Je te le disais bien que je t'échapperais !

Et elle vint se placer entre les soldats et le sergent qui se remirent en marche.

Jacques avait fait quelques pas de retraite. Lorsqu'il vit qu'on emmenait décidément Marianne :

—En prison ! Est-elle hête ! murmura-t-il à mi-voix en entrant au cabaret, où ses camarades l'appelaient à grands cris.

Mais il n'avait pas, nous le savons, l'habitude d'être longtemps rêveur.

Après un premier moment de surprise, il haussa finalement les épaules comme un homme qui prend son parti.

Ce fut là toute la somme de regrets qu'il accorda à la pauvre femme qui avait eu le malheur de le rencontrer sur sa route.

Des cris de joie accueillirent le retour de Jacques dans le cabaret, où s'achevait le repas.

La Frochard, en ébriété, était hideuse à voir. Elle avait, pendant toute l'orgie, tenu tête aux compagnons de débauche de son fils, faisant chorus avec eux lorsqu'ils entonnaient quelque chanson, que tous reprenaient en chœur, en frappant du couteau contre les gobelets et les assiettes en faïence.

## VI

Les deux orphelines avaient été témoins des scènes qui venaient de se succéder à quelques pas d'elles, et dont le dénouement imprévu était bien de nature à les impressionner.

Brisées d'émotion, Henriette et Louis se soutenaient à peine.

La nuit était venue. Les réverbères étendaient leur lueur fumeuse tout le long des quais, et sur le Pont-Neuf, à l'entrée de la rue Dauphine, et sur le Pont-Neuf.

Henriette avait regardé de tous les côtés pour voir si enfin ce Martin allait paraître.

Quant à Louise, maintenant qu'elle n'avait plus Marianne pour distraire son esprit de l'idée qui s'y était fixée, elle se reprit à être inquiète.

Comme tous les aveugles, elle interrogeait beaucoup. Aussi demandait-elle, à chaque instant, à Henriette :

—Eh ! bien, petite sœur ?

—Rien, ma chérie !

—Attendons, alors.

Pendant ce temps, Lafleur était sorti, comme un fantôme, de la ruelle où il s'était prudemment réfugié, lorsque les soldats du guet avaient paru sur le quai.

—Peste ! avait-il murmuré, voilà des particuliers qui ont la réputation d'être terriblement curieux.

Et il ajoutait mentalement :

—C'est que je ne tiens pas du tout à leur dire ce que je viens faire ici, et pourquoi le carrosse qu'ils ont déjà dû remarquer stationne à quelques pas !

Tout d'abord le rusé valet avait craint que la scène se prolongeât entre les soldats et celle qu'ils allaient emmener. Aussi eut-il un véritable mouvement de joie, lorsqu'il vit le groupe, au milieu duquel s'était placée Marianne Vauthier, se diriger vers le bureau de police.

D'un bond il sortit de sa retraite. La rue était presque déserte.

Lafleur alla chercher ses deux acolytes dans l'endroit où ils s'étaient tenus :

—Fais avancer la voiture ! dit-il à l'un d'eux.

—Elle nous suit à quelques pas de distance ! répondit l'autre.

—Enfin les voilà seules ! fit Lafleur en se frottant les mains !

Et il ajouta en manière de recommandation :

—Vous m'avez bien compris ?... c'est la grande qu'il me faut. Je me charge de la conduire à la voiture, et en cas de résistance...

Un de ses hommes lui montra un mouchoir arrangé en forme de bâillon.

—Très bien !... ricana Lafleur. Il n'y a plus un chat dans la rue... En avant, et soyons malin, Lafleur !

Henriette gérard, à force de se raisonner, s'était un peu remise de l'émotion qu'elle avait ressentie en voyant que la nuit avançait et que les rues devenaient de plus en plus en plus désertes.

Elle dit tout bas à sa compagne :

—Tu as eu bien peur, ma Louise, et moi aussi, je t'assure.

—Le fait est que, pour notre arrivée, c'est une bien triste histoire ! Et, malheureusement, je crois que nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.

Et, pour la centième fois, elle se mit à répéter :